

SCIENCES ET AVENIR

EXPOSITIONS

"Evolution" : la paléoartiste Elisabeth Daynès expose sa vision futuriste du vivant

Par Andreina De Bei le 16.05.2023 à 12h14

🕒 Lecture 6 min.

Du 28 avril au 3 juin 2023, Elisabeth Daynès présente à la Loo&Lou Gallery à Paris "Evolution". L'artiste, célèbre pour ses reconstitutions d'Hommes de la préhistoire, y préfigure un futur où l'hybridation avec le végétal offrirait à l'humain, confronté à la crise écologique, une voie de résilience.



ARBRE DE VIE I, 2023 MÉTAL, JESMONITE, SILICONE.

📍 ELISABETH DAYNÈS/LOO&LOU GALLERY, PARIS

Dès l'entrée de la galerie où se tient "Evolution", l'exposition de la paléoartiste et plasticienne Elisabeth Daynès, le *Néandertalien* vous accueille, bras croisés, regard perplexe pointé vers le fond de la salle. Où *Le curieux*, sculpture hyperréaliste d'un jeune homme, se penche sur l'écorché *Human II* (portrait réalisé en Alioscopy, technique qui permet de voir surgir ses ossements en relief). Cette interpellation muette serait le signe d'une filiation, et de ses projections futures, sur lesquelles l'artiste qui a donné visage aux fossiles -entre autres Lucy, l'Homme de Flores, Homo naledi, ou encore Toutankhamon- s'interroge.



Néandertalien, 2017, et *Le curieux*, 2015, © Elisabeth Daynès

Sciences et Avenir : nos lecteurs sont plus familiers de vos réalisations de paléoartiste que de vos œuvres d'art contemporain, mais on sent qu'un fil rouge relie ces deux univers...

Elisabeth Daynès : Ce lien est l'identité, qui a toujours été au cœur de mes recherches et a alimenté une pensée ouverte sur une transition qui s'est opérée somme toute assez naturellement. Pendant presque 30 ans, j'ai travaillé sur des fossiles d'humains préhistoriques, les os, les crânes : sans crâne, pas d'investigation sur l'identité possible. J'ai été entourée de paléontologues, généticiens, anthropologues et anatomistes, en ayant pour repère les restes existants et les publications de science. Donc les reconstitutions que je réalisais obéissaient à un protocole scientifique très rigoureux, nécessaire pour établir une expertise crédible, et contraignant. Cette contrainte a creusé en moi un désir de liberté et a nourri ma réflexion sur les êtres que nous sommes devenus, sur les transformations qui frappent très fortement notre identité actuelle. Elle m'a conduite à me demander de quelle façon notre espèce allait évoluer, quels visages et quels corps auront les sapiens du futur.



Résilience, 2021 (Plexiglass, bois brûlé, feuille d'or, métal, jesmonite). Crédits : Elisabeth Daynès, Loo&Lou Gallery

Les œuvres que vous exposez aujourd'hui sont marquées par l'idée d'hybridation : est-ce votre vision de l'évolution de la vie ?

C'est ma façon de mettre de la poésie dans un réel qui en manque ! Je suis obsédée par la pression exercée par la surpopulation, par le réchauffement climatique, par les nouvelles technologies... Lorsque je pense à la peau synthétique, au sang artificiel, aux greffes, aux manipulations génétiques qui pourraient s'attaquer aux fondements de notre identité, mon imaginaire s'emballe ! J'invente un croisement de l'humain avec le minéral et le végétal, je préfère me dire qu'on va naître dans des coques végétales qui ressemblent à des vulves plutôt que dans des matrices abominables alignées par centaines, à la sortie desquelles on modifierait nos gènes pour faire de nous de braves soldats ! J'occulte ce cauchemar par des fantasmes positifs, comme dans ma sculpture *Résilience*, une souche de bois brûlé, sur laquelle poussent de petits champignons en feuille d'or. Ou dans *Carbone*, là où des champignons noirs poussent comme de petits seins sur un tableau noir : la vie que l'on croit en passe de s'éteindre, hop ! reprend. Il y a toujours un espoir.



Insta Venus, 2021 Bronze © Elisabeth Daynès/Loo&Lou Gallery, Paris

Vos créations pointent néanmoins une dérive chez vos contemporains : l'obsession de l'apparence !

Une obsession ultra-narcissique, oui. Lorsque j'ai commencé à réfléchir sur les humains qui nous entourent, deux axes présidaient ma création : la relecture de la beauté avec un côté obsédant d'une part, et les nouveaux outils technologiques de l'autre. Les selfies et la perpétuelle connexion sur les réseaux sociaux. Se trouver beau, le faire savoir, et abuser d'un tas de petits logiciels et interventions pour s'améliorer. Ma sculpture en bronze *Insta Vénus* s'inspire de cette aliénation délirante, c'est un hommage à mon amour pour les vénus préhistoriques, mais elle rappelle surtout que sur Instagram, les pub sévissent où de jeunes filles toutes fines arborent bouches et fesses énormes et factices, gonflées aux coussinets en silicone. Le modèle Kardashian règne dans un monde où au lieu de s'acheter un pantalon à franges, on s'offre des fesses rebondies. Je n'en reviens pas.



Néandertalien, 2017 (Silicone, cheveux naturels, poils de yack, métal, bois, cuir). Crédits : Elisabeth Daynès/Loo&Lou Gallery

Si on faisait un bond en arrière, vers votre Néandertalien qui campe à l'entrée de l'exposition : comment est née votre envie d'offrir une apparence aux Hommes des cavernes ?

Grâce à un mélange de hasard, des rencontres et de fascination. J'ai une formation de plasticienne, et à mes débuts, dans un atelier à Belleville, j'ai travaillé beaucoup pour le théâtre et le cinéma. A partir des lectures de textes avec les metteurs en scène, je donnais forme aux visages des personnages, je transformais les traits anatomiques des comédiens en fonction de caractères donnés – qu'il ait fallu les rendre jeunes ou vieux, malins, ou un brin bêtes... Je jouais déjà avec l'identité. Puis au début des années 90, le musée du Thot en Dordogne m'a confié une mission : créer un groupe de Magdaléniens et un mammouth. A mon arrivée sur place, j'ai découvert une longue étagère sur laquelle trônait une enfilade de crânes. Là, j'ai eu l'intuition d'un univers au potentiel créatif sans limites, j'ai été saisie, je voulais avoir tous ces crânes !

Et vous les avez eus ?

(Rire) Quelques-uns ! En tout cas avec cette première commande j'ai démarré ma collaboration avec des scientifiques. Par la suite, le Pr. Henry De Lumley m'a commandé un *Homo erectus* pour l'ouverture du Musée à Tautavel et là je me suis plongée à fond dans l'anthropologie et j'ai commencé à courir les congrès. Notamment ceux de l'AAPA (l'American Association of Physical Anthropologists) aux Etats-Unis : c'était fabuleux ! Tous les découvreurs de l'année y débarquaient, sac au dos avec leurs moulages (rarement avec les fossiles originaux), et s'avéraient bien plus accessibles et disponibles aux échanges que lorsqu'ils étaient harcelés de coups de fils dans leurs labos. Ce fut pour moi un décollage magique.

Assorti de rencontres marquantes qui plus est.

Bien sûr. Avec les paléanthropologues Ian Tattersall et Jean-Jacques Hublin, ou Yoel Rak, un des meilleurs anatomistes au monde, que j'ai rejoint à l'université de Tel Aviv, en Israël. Dans son bureau, j'ai travaillé à l'une des plus excitantes reconstitutions de ma carrière, celle de AL 417, petite australopithèque proche de Lucy mise au jour aussi en Ethiopie. Cette passion a fini par envahir tout bonnement ma vie, j'ai arrêté le théâtre et le cinéma, je sentais que j'étais à ma place. Il y a quatre ans, on m'a proposé de collaborer à la reconstitution de l'australopithèque Sediba et de Homo naledi, découverts par Lee Rogers Berger en Afrique du Sud (en 2008 et 2013). Avec la découverte de naledi, je crois qu'on a dévoilé le rassemblement du plus grand nombre de fossiles d'individus différents, une quinzaine au moins, des bébés, des jeunes, des adultes....Une aventure extraordinaire ! Mais j'étais désormais parvenue à un stade où pour moi la question était plutôt : "*Qu'en sera-t-il de l'humain du futur ?*" Nos ancêtres s'adaptaient à la nature, tandis que nous, nous sommes en train de la piétiner, de détruire notre propre environnement. J'en suis là aujourd'hui.

Informations pratiques :

"Evolution", Loo&Lou Gallery, 20, rue Notre-Dame de Nazareth, 75003 paris, du 28 avril au 3 juin 2023.